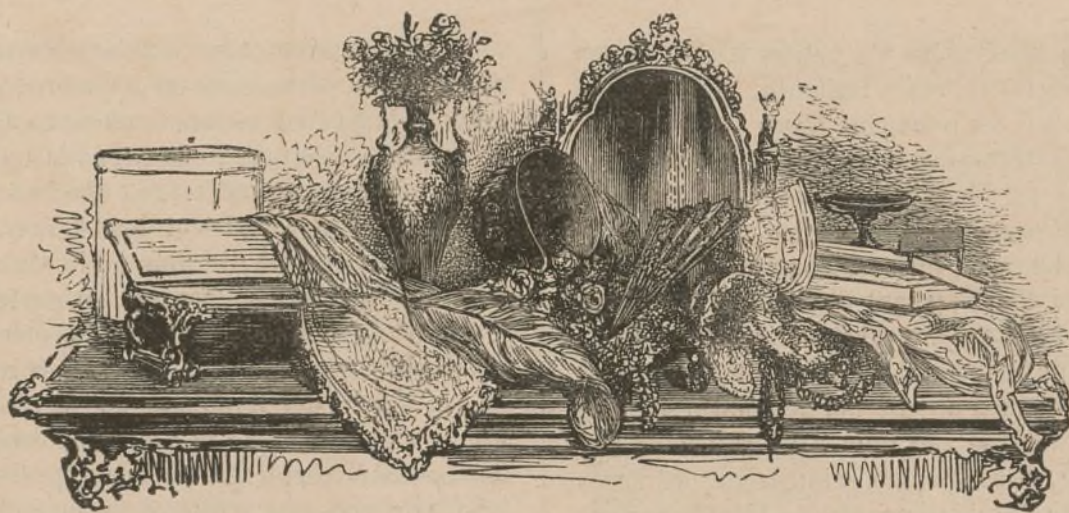




## LES MODES PARISIENNES

Bonnet et Lingerie de M<sup>me</sup> Vasslard, rue de Menars, 3. — veste mousquetaire de M<sup>me</sup> Barra, rue des Mathurins, 2. — Costumes d'enfants de M<sup>me</sup> Mareudaz, rue St. Honoré, 416. — Passementeries de Sorre-Delisle, place de la Bourse, 30. — Meubles et toilettes fournis par la maison de Commission des Modes Parisiennes, rue Louis le grand, 9.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.



# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
UNE PASTORALE A MONTMORENCY (2<sup>e</sup> et dernière  
partie), par P.-L. JACOB (Bibliophile). — CAUSERIES.  
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



Il est bien vrai  
que nous n'au-  
rons pas de fêtes  
royales; l'inon-  
dation a tout em-  
porté: et, si l'on  
danse après de  
pareils désas-  
tres, ce sera  
pour leur venir  
en aide; des bals

par souscription vont s'organiser, et les femmes  
s'y montreront belles... par charité.

Déjà l'Opéra a donné une représentation qui n'a  
pas été aussi brillante et aussi productive qu'elle  
aurait pu être si l'on eût choisi tout autre jour que  
la veille de la Toussaint; mais enfin d'autres re-  
présentations sont annoncées, et l'hiver, malgré  
tout, sera encore très-animé.

A propos de cela on parle d'une nouvelle valse  
à cinq temps qui contribuera pour une grande  
part dans l'animation des soirées. Cette valse à  
cinq temps est un problème difficile à résoudre,

même par les musiciens; mais cela ne saurait em-  
barrasser un maître de danse! N'avons-nous pas  
frotté les parquets avec notre valse à deux temps,  
qui se valsait et se valse encore sur une valse à  
trois temps? Le tout est de s'entendre, et la bonne  
harmonie ne saurait être troublée pour si peu de  
chose.

Les abonnées du Théâtre-Italien sont à peu  
près revenues occuper leurs loges, et les toilettes  
prennent chaque jour plus d'élégance. A l'une des  
dernières représentations nous en avons remarqué  
plusieurs qui présentaient dans les détails quel-  
que nouveauté. Ainsi une dame portait une robe  
fond gros-de-Naples blanc rayé de très-larges  
bandes satinées roses, ouverte devant sur un ju-  
pon de taffetas blanc, et rattachée par des rubans  
de velours épinglé rose larges de trois doigts for-  
mant chevrons, c'est-à-dire formant la pointe par  
en bas; et sur cette pointe étaient un nœud et  
deux bouts assez longs du même ruban de velours.  
La robe était ouverte du bas sur une largeur de  
vingt-cinq à trente centimètres, et du haut sur  
cinq. Le corsage, à pointe et juste, avait une pe-  
tite berthe doublée de blanc et bordée seulement  
d'un biais de velours rose; cette berthe fermée  
devant avec trois nœuds à longs bouts en échelle  
qui continuent ceux de la jupe. Les petites man-  
ches avaient une draperie retenue au milieu par  
un nœud de ruban de velours. Un petit bonnet  
tout rond garni d'une blonde haute d'un travers  
de main était froncé tout autour et retournait der-  
rière sur le sommet pour former la fanchon: du  
côté gauche il y avait un nœud de ruban rose à  
guipure blanche, composé de deux coques et de  
deux bouts longs; de l'autre, un bouquet de lise-

rons rose-nuancé mêlés de petites herbes vertes toutes couvertes de rosée brillante. — Une autre dame avait sur les bandeaux lisses, très-fermés du milieu et très-relevés au-dessus de l'oreille, une coiffure en blonde d'or posée sur un petit carré à l'italienne de velours cerise; la blonde retombait tout autour, mais très-basse devant, et de chaque côté s'échappaient de longues boucles à l'italienne en rubans de velours cerise. Une robe de moire antique blanche à larges fleurs satinées avait son corsage orné d'une berthe de point d'Alençon fermée devant par des nœuds de ruban de velours cerise, dans lesquels scintillaient des fleurs et des aiguillettes de diamants. — Une jeune personne était coiffée d'une mince guirlande de feuillage passant en deux ou trois tours sur ses bandeaux et ses cheveux de derrière, lesquels étaient tournés en deux nattes très-basses dans le genre grec. Elle avait une robe de taffetas-d'Italie blanc, toute simple, dont le corsage avait une berthe fermée devant et derrière et entourée d'un tuyauté de ruban de satin. — Il y avait aussi beaucoup de robes en dentelle noire sur des dessous de taffetas d'Italie vert-Pomone, bleu ou lilas.

On porte toujours beaucoup de bracelets de genres différents les uns des autres : ainsi, à côté d'un riche bracelet de pierres fines et de brillants, peut se placer un bracelet de camées montés à l'antique, c'est-à-dire entourés seulement d'un cercle d'or; ou bien encore un bracelet de fantaisie en platine et or.

L'éventail est indispensable : plus riche, plus coquet, plus merveilleux que jamais; et c'est vraiment incroyable les prix qu'on y met! Nous voyons chez Vagueur-Dupré, dans son joli magasin de la rue de la Paix, 49, des éventails d'une finesse d'exécution admirable : les peintures sont de véritables petits tableaux de genre que nos peintres les plus célèbres ne dédaigneraient pas de signer; malheureusement tous ces petits chefs-d'œuvre sont très-fragiles; aussi, pour être sûre d'avoir un éventail en état de service, il faut en avoir plusieurs; c'est absolument comme pour les chevaux.

La toilette de chambre est dans ce moment très-riche. Les anciennes étoffes à fleurs et les brochés-Pompadour modernes sont employés pour robes du matin. Quelques-unes de ces robes ont de petites pèlerines formant revers arrondis derrière et se terminant devant en pointe; les manches se font très-larges, soit relevées par des glands en passementerie, soit froncées sous des galons de soie. Pour les femmes qui craignent beaucoup le froid, on ajoute d'autres manches dessous en pareil et justes; ces dernières remplacent les manches de mousseline : le dos est froncé sur une ceinture, et les devants sont d'un seul morceau, en peignoir.

Pour la chambre aussi, madame Barra (1) vient de créer une petite *veste-mousquetaire* qui se fait en velours de couleur foncée ou noire. Cette veste n'a point de ceinture : elle prend la taille sans la serrer, comme un paletot, et descend jusqu'aux hanches; les manches sont demi-larges, ouvertes du bas avec revers; le tour de la veste, les revers des manches se brodent en passementerie. C'est un vêtement commode pour porter lorsqu'on est habillé dessous. Ainsi une femme rentre chez elle et doit rester habillée pour le dîner; elle a froid : c'est alors que la veste-mousquetaire est une bonne fortune; ajoutez à cela qu'elle est très-jolie, très-coquette, voilà certes bien des droits à son adoption.

Comme garniture de robe de ville, il se fait beaucoup de broderies en passé et chaînette, mais surtout en passementerie, toutes disposées en tablier ou au bord de revers. Il est vrai que la passementerie est d'une variété incroyable : Sorré-Delisle (2) est inépuisable en fait de nouveautés. Il a des broderies préparées pour devant de robe qui sont charmantes de légèreté et de finesse; on croirait voir une broderie à la main et en relief! Et ces points d'Espagne! et ces dentelles veloutées! comme tout cela est joli et dans le goût du jour! Sorré-Delisle ne s'occupe pas seulement de nos toilettes, il est aussi le premier qui ait su étendre le domaine des ouvrages d'aiguille en tapisserie et en broderie en soie, soutache, chaînette, bourse. Aussi est-il difficile, une fois entré dans son magasin, d'en sortir sans provision de quelques-uns de ces jolis ouvrages qu'on aime à faire et surtout à donner.

Dans les objets de nouveautés à l'usage seul des femmes très-élégantes, nous devons mentionner les châles de cachemire des Indes brodés en soie, broderie, non de Paris, mais des Indes. Il y en a à fond uni avec de larges bordures brodées, et d'autres entièrement couverts de broderie; mais les premiers sont de beaucoup préférables, car c'est le brillant de la broderie en soie, tranchant sur un fond mat, qui produit un bon effet. Il n'y en a encore que de deux couleurs, fond rouge et fond noir. Bien que ces châles ne soient pas d'un prix très-élevé, puisqu'ils vont de 200 à 300 fr., ils ne sauraient tomber dans le domaine public et vulgaire; car ce sont des objets de toilette de haute nouveauté et tout à fait de caprice, c'est le châle d'une femme qui a plusieurs cachemires des Indes. Ce n'est donc qu'une fantaisie de femme, mais une fantaisie charmante, et qu'il faut avoir pour soutenir sa réputation d'élégance.

Les chapeaux de velours se font beaucoup en deux nuances quelquefois tranchées, mais aussi en deux nuances pareilles : ainsi un chapeau grovert sera doublé de vert-tendre, un chapeau violet

(1) Rue Neuve-des-Mathurins, 2.

(2) Place de la Bourse, 31.

le sera de velours lilas; un chapeau vanille sera doublé maïs. Mademoiselle Lucile Laborde (1), qui vient de succéder à madame Huguenay-Lejay, a de très-jolies modes; nous citerons d'elle un chapeau vert-Isly orné d'une rose vert-Isly et gros-vert à feuillage de velours, un chapeau de velours royal blanc orné de velours et de satin en torsade autour de la forme et qui se termine de chaque côté par un petit plumet formé de franges en plume, un chapeau de velours-vanille orné de dentelles noires et d'une fleur d'eau en velours nuancé vanille. En coiffure elle a aussi des choses remarquablement jolies et distinguées, parmi lesquelles il faut citer une coiffure de velours vert à fond résille en or; le velours, qui forme petit turban, retombe de chaque côté en bordure entourée d'une frange composée de perles d'or. Nous devons encore à cette jeune modiste pleine de goût une coiffure de blonde de soie, accompagnée d'une mince guirlande de clochettes roses et feuillage, qui forment avec la blonde une espèce de petite résille bonnet, et une coiffure mauresque en passementerie d'or et velours rouge. Rien n'est plus riche et plus gracieux que cette dernière coiffure.

Puisque les bals sont ajournés, nous attendrons aussi que les modes se dessinent pour en parler sciemment; car jusqu'à présent il ne se fait que des robes pour le théâtre, les concerts et les petites soirées.

La dentelle en est le principal ornement. Cependant comme nouveauté nous mentionnerons les couleurs tranchées, les taffetas ou les moires gris-perle avec des ornements cerise ou rose; ainsi la robe représentée sur notre dessin de ce jour pourrait se faire et serait très-jolie en taffetas ou moire gris-perle avec rubans de satin ou de velours cerise ou rose.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Coiffure faite d'une écharpe, ruban en soie. Robe de taffetas d'Italie, ouverte des côtés et festonnée. Cette robe fait tunique en ce qu'elle est plus courte d'un travers de main que sa robe de dessous. Robe de dessous en taffetas blanc, qui peut être remplacée, pour toilette d'intérieur, par une robe de mousseline. Chemisette brodée, bordée d'une petite dentelle.

Chapeau de velours royal orné d'une plume marquise séparée au milieu par une traverse de ruban. Robe amazone en drap caméléon, garnie de brandebourgs en galon de soie. Le corsage est très-montant et a un petit col droit qui soutient une collerette composée de deux rangs de dentelle montants et tuyautés.

#### PATRONS.

Patron du corsage et des manches de la robe verte représentée sur le dessin. La bande qui est en travers est un modèle pour servir au feston de la jupe. Les manches sont un peu fermées du haut, ce dont nos lectrices peuvent se rendre compte en regardant le dessin. Il n'y a que la moitié de la manche, l'autre moitié peut se dessiner

(1) Rue Richelieu, 77.

au moyen d'un décalque. Du reste, ce feston n'est donné que comme renseignements, parce qu'il vaut mieux le faire dessiner sur l'étoffe.

#### AVIS A NOS LECTEURS.

Nous avons déjà annoncé, dans une de nos dernières livraisons, que nous nous occupons d'organiser un établissement qui pût répondre d'une manière satisfaisante aux nombreuses demandes d'objets d'art, de modes, de fantaisie et d'ameublements, qui nous sont journellement adressées. Cette organisation est terminée aujourd'hui, et, dès dimanche prochain, nous publierons le prospectus détaillé de la maison de COMMISSION DES MODES PARISIENNES, qui vient de se créer sous le patronage de notre journal. En attendant, les différentes commissions, en quelque genre que ce soit, qui pourraient nous être adressées directement, seront immédiatement exécutées par les soins de cette maison, que nous n'hésitons pas à recommander particulièrement à nos abonnés.

UNE

#### PASTORALE A MONTMORENCY.

(SUITE ET FIN.)

— Vous marier! s'écria madame de R\*\*\*, qui apprit ce mariage avec autant d'émotion que si elle y était intéressée elle-même: vous allez vous marier!

— Dame! puisque tout le monde se marie, dit tristement Jean-Pierre, il faut bien faire comme tout le monde; ce n'est pas moi d'ailleurs, c'est mon père...

— Oui, ce sont toujours les pères! murmura Sophie en hochant la tête: ils nous marient sans nous consulter, et ensuite ils ont beau s'en repentir...

— Est-ce que vous êtes mariée, mademoiselle? vous en parlez du moins comme si vous saviez ce que c'est.

— Fi donc! s'écria-t-elle gaiement: est-ce qu'on se marie!... Ce que j'en dis, monsieur Jean-Pierre, ajouta-t-elle avec une sorte de gravité, ce n'est pas pour vous en dégoûter.

— Mais, mademoiselle, je suis fort dégoûté du mariage, ou plutôt de ce mariage...

— En ce cas, pourquoi le faites-vous? reprit vivement madame de R\*\*\*, qui s'amusait de la naïveté de ce jeune homme et qui éprouvait une satisfaction involontaire à le voir hostile à l'union qu'il devait contracter: n'êtes-vous pas libre? continua-t-elle en voyant qu'il devenait pensif et ne répondait pas: si vous l'aimez?...

— Je ne l'aime pas... Oh! non, assurément! Ce n'est pas qu'elle soit laide ou désagréable; tout au contraire, je vous assure: c'est une jolie fille, ma foi! qui m'aime, elle, ou qui le dit, du moins. Mais, vous savez, quand il n'y a pas de ça, dit-il en portant la main à son cœur, on se fait tirer l'oreille pour la grande affaire...

— Ah! pour le coup, je ne vous comprends

plus ! repartit Sophie avec plus d'abandon : vous n'aimez pas, vous le dites, et cependant vous vous mariez ! C'est là penser et agir comme un enfant... Si je n'aimais pas, moi, ajouta-t-elle en rougissant, on ne me ferait pas même épouser... un duc et pair, un ministre, un Crésus...

— Vous avez raison, reprit Jean-Pierre en la regardant fixement, de manière qu'elle rougît davantage ; vous me donnez là un bon conseil, et... j'en profiterai.

— Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas un conseil, c'est une observation, et, d'ailleurs, les choses sont trop avancées...

— Les choses ne sont pas avancées du tout, puisque je ne l'aime pas, puisque je ne l'aimerai jamais... Maintenant, mon parti est bien pris, je n'épouse pas ; je retourne chez mes parents, je leur déclare ma volonté, et j'envoie ma démission à Étienne...

— Elle se nomme Étienne ! interrompit madame de R\*\*\*. Cette pauvre enfant sera bien malheureuse, si elle vous aime ! mais si, vous, vous ne l'aimez pas !... Tenez, on ne sait pas toujours si l'on aime, et peut-être que, sans vous en douter...

— Jamais ! vous dis-je, il est trop tard !... J'aurais pu m'y accoutumer comme un autre, une fois marié, et j'aurais fini par m'attacher à Étienne ; mais aujourd'hui... je la trouverais gauche, niaise, même laide, quoiqu'elle ne le soit pas. Vous parlez mieux qu'un livre, mademoiselle, et je vous remercie de vos conseils... Me permettez-vous de vous demander votre nom ?

— Mon nom ! répéta madame de R\*\*\* étonnée de la question et un moment indécise avant d'y répondre : Sophie...

— Sophie ! voilà un nom qui me plaît... Mais on ne se nomme pas Sophie tout court... Excusez-moi, mademoiselle, d'être aussi peu discret... vous m'avez témoigné tant de bonté, que je voudrais savoir à qui je dois de la reconnaissance : c'est vous qui m'avez empêché de faire une sottise et d'être malheureux toute ma vie avec une femme que je n'aime pas... Il est si bon d'être aimé ! je donnerais... je donnerais mon sang et ma vie pour être aimé de celle que j'aimerais. Ne pensez-vous pas aussi que l'amour est la meilleure chose du monde, mademoiselle ?

— Il faudrait l'avoir senti pour en parler, dit madame de R\*\*\* avec une émotion croissante. Rappelez-vous que je ne suis pas mariée et ne veux pas l'être, continua-t-elle en riant. Il n'est pas, d'ailleurs, si facile d'aimer. Et quand on aime, comment avoir la certitude d'être aimé ?

— Cela se voit, du reste, mademoiselle, dit Jean-Pierre en soupirant et en cherchant le regard de madame de R\*\*\*. Si j'étais, si je pouvais être aimé, comme j'aimerais !... Mais c'est impossible ! il ne faut pas sortir de sa condition ; la

mienne est de rester vannier à Ormesson ou à Enghien, d'épouser quelque fille de paysan telle qu'Étienne, de faire des panniers et de mener la vie d'un ouvrier honnête, voilà !... Et vous, mademoiselle, vous ne m'avez pas dit ce que vous faisiez. A coup sûr, vous êtes la fille d'un gros bourgeois !... on n'a pas besoin d'être sorcier pour voir ce que vous êtes !

— Moi, je ne suis rien, presque rien ! répondit Sophie, qui n'imagina pas tout de suite le rôle qu'elle s'attribuerait. D'abord, je ne crois pas être plus riche que vous... Vous regardez ma toilette ; mais qu'est-ce que cela prouve ? toutes les femmes de Paris s'habillent ainsi... N'êtes-vous point venu à Paris ?

— Non, mademoiselle, pas encore ; j'attendais que mon mariage fût fait pour y aller, et je m'aperçois que je n'irai pas de longtemps !

— Quoi ! vous n'êtes pas venu à Paris, et vous habitez à Ormesson !... Mais puisque vous avez servi, dans quelle ville étiez-vous en garnison ?

— Dans l'Algérie, où j'ai fait quatre campagnes... On vous a dit que les années de service comptent double en temps de guerre... Mais je ne savais ni lire ni écrire, s'écria-t-il en se frappant le front avec tristesse, et je ne pouvais faire qu'un sous-officier !... Non, mademoiselle, je ne me soucie pas de voir Paris, puisque je ne suis qu'un paysan, qu'un ouvrier, et que... Vous y demeurerez, vous, pourquoi donc n'y êtes-vous pas aujourd'hui ?

— Parce que je suis à Enghien... chez mes maîtres... dit Sophie, qui avait eu le temps de préparer son histoire, et qui vit avec surprise la figure de Jean-Pierre prendre successivement l'expression de la joie et de la tristesse.

— Chez vos maîtres ?... j'entends, vous êtes dans une manufacture, dans un magasin... vous travaillez à un état quelconque, couturière, sans doute...

— Non, vous ne devinez pas, fit-elle en éclatant de rire. Je pourrais être couturière, mais je suis seulement femme de chambre chez madame de R\*\*\*.

— Femme de chambre ! s'écria le jeune homme d'un air consterné en joignant les mains. Femme de chambre, vous !

— Ça vous étonne ? reprit gaiement Sophie, qui ne se méprenait pas sur la nature de l'impression causée par cette feinte, et qui se reprochait tout bas de n'être pas acceptée pour ce qu'elle prétendait être. Oh ! les femmes de chambre à Paris ont de bonnes places ! il est tout simple qu'elles se mettent comme leurs maîtresses... Mais qu'avez-vous donc, monsieur Jean-Pierre ? vous me regardez d'une étrange façon !

— Tenez, mademoiselle, à vous parler tout franc, reprit-il tristement, je ne voudrais pas avoir appris que vous êtes domestique !

— Domestique ! ce n'est pas positivement la même chose ; je suis femme de chambre... Au reste, qu'est-ce que cela fait ? femme de chambre ou...

— Cela fait, mademoiselle, que... Excusez-moi, je me couperais la langue plutôt que de dire un mot qui vous déplairait ; mais femme de chambre, voyez-vous... on peut être honnête, je ne doute pas que vous le soyez... cependant, avant d'épouser une femme de chambre...

— Et qui vous parle de m'épouser ? repartit madame de R\*\*\* regrettant de s'être attribué une condition inférieure à la sienne. Dieu me préserve de me marier ! Aussi, peu importe que je sois ceci ou cela, pourvu que votre femme à vous ne soit pas femme de chambre.

— Je serais au désespoir de vous avoir blessée, mademoiselle ; mon intention, au contraire... Sans doute, je sais mal les choses, je n'ai pas l'usage des choses... Une femme de chambre, quand elle est jolie, charmante, aimable comme vous...

— Oh ! alors je comprends, ce n'est plus une femme de chambre, et l'on peut sans se compromettre...

— Mon Dieu ? que je suis maladroit et malheureux de m'être si mal expliqué ! je voulais dire que... ce sont là des idées ridicules, j'en conviens, si ridicules que, si j'avais le bonheur d'être aimé de vous, je vous épouserais tout à l'heure.

— A la place de l'autre ! s'écria Sophie atteinte d'une sorte de trouble indéfinissable et s'efforçant de le cacher sous un air léger et railleur. Si je vous aimais, vous me sacrifieriez vos idées, votre aversion pour les femmes de chambre?...

— Que vous êtes méchante !... Si vous m'aimiez !... Ah ! c'est impossible, hélas ! mais je vous sacrifierais jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

— Prenez garde, monsieur Jean-Pierre ! la plaisanterie va trop loin... Si je vous aimais?... En vérité, je vous assure que, dans une position différente, vous libre et moi libre aussi, j'aurais eu un certain penchant, une sympathie... Heureusement que ce n'est pas de l'amour !

— Vous m'avez dit une parole qui m'a fait mal, repartit le jeune homme en posant la main sur son cœur. Vous n'êtes donc pas libre ? vous aimez donc quelqu'un ?

— Vous m'en demandez plus que je n'en puis dire, plus que je n'en sais moi-même !... Si j'aime quelqu'un ! ajouta-t-elle en fixant sur lui un regard doux et voilé ; non, jusqu'à présent... ; mais on ne doit répondre de rien, et j'avoue que je voudrais aimer ou du moins pouvoir aimer...

— Comme on vous aimerait ! s'écria Jean-Pierre avec chaleur, les yeux brillants et la respiration entrecoupée : il me semble, continua-t-il à voix basse, que je vous aime !

Madame de R\*\*\* fit mine de n'avoir pas entendu,

peut-être pour lui faire répéter ce qu'il avait dit, et Jean-Pierre, qui s'encourageait lui-même à poursuivre l'aventure, puisa une sorte de hardiesse dans le sentiment qu'il éprouvait : il supplia la prétendue Sophie de permettre qu'il la revît, et, après des hésitations plus affectées que réelles, madame de R\*\*\* y consentit. Elle invita toutefois son adorateur campagnard à ne pas rompre avec la fiancée qu'on lui avait choisie ; mais il déclara formellement qu'il renonçait à ce mariage et que rien ne lui ferait changer d'avis. Ivre de joie et d'espoir, il quitta madame de R\*\*\*, qui voulut absolument revenir seule à Enghien, et il s'éloigna lentement, non sans se retourner cent fois pour apercevoir encore la jeune femme qui le saluait de loin en agitant son mouchoir.

Madame de R\*\*\*, de retour chez elle, réfléchit longuement à la rencontre qu'elle avait faite, elle se reprocha d'être l'auteur d'une rupture entre deux fiancés, et elle s'en félicita ensuite, dans l'idée que Jean-Pierre devait trouver une épouse plus digne de lui. Elle s'était bien promis de ne pas aller au rendez-vous dans le bois, mais, le jour venu, elle se fit mille excellentes raisons d'honneur et de charité pour ne pas faire attendre le pauvre garçon.

Elle sortit du parc, comme la première fois, avant le réveil de ses domestiques, et elle arriva en courant à l'endroit où Jean-Pierre l'attendait. Elle était rouge et embarrassée. Ce jour-là, à dessein, elle avait pris un costume aussi simple que possible, avec l'intention bien arrêtée de ne pas paraître autre chose qu'une femme de chambre. Jean-Pierre lui saisit les deux mains et les serra dans les siennes, pendant qu'il la couvrait tout entière d'un regard passionné et respectueux à la fois.

« Ah ! merci ! vous n'aviez pas oublié ! lui dit-il avec tendresse : depuis dix jours, je ne vis pas ! j'attendais... »

— Depuis dix jours !... Je ne viens ici que par acquit de conscience, parce que je vous l'avais promis... ; mais je ne reste avec vous qu'un instant .... il faut que je retourne.... Adieu ! adieu !

— Déjà ! murmura-t-il les yeux remplis de larmes. Ne savez-vous pas que je vous aime, que je veux vous épouser?...

— Encore cette folie !... A propos, je vous apprendrai que je ne suis plus femme de chambre...

— Vous êtes sortie de votre place ? Pourquoi ? Cette place, disiez-vous, était bonne, vous plaisait... Ainsi vous allez entrer dans une autre maison, avoir de nouveaux maîtres....

— Non, je veux être libre ; je serai ouvrière, rien que cela, et je n'aurai plus le chagrin de vous voir mépriser ma condition.... Au fait, vous aviez raison, je l'ai reconnu ; une femme de chambre... est une femme de chambre.

— Que je suis heureux de vous voir ces sentiments-là ! Vous serez ouvrière, c'est bien ; moi, je suis ouvrier, nous travaillerons, nous gagnerons assez pour vivre, pour être contents.... D'ailleurs, quand on s'aime, tout est beau ! et je vous aimerai tant, tant, que vous serez forcée de m'aimer ou de n'être qu'une ingrate !

— Adieu, monsieur Jean-Pierre, dit vivement Sophie, qui avait peur d'elle-même : il est indispensable que je retourne... Ne me suivez pas, je vous en conjure, si vous m'aimez....

— Et je vous reverrai quand ? où allez-vous, dites, Sophie ?

— A Paris ! répondit-elle en s'enfuyant tout émue ; oui, à Paris ! »

Madame de R\*\*\* venait de comprendre la portée de cette intrigue bocagère, comme par une révélation subite : d'une part elle avait peut-être détruit l'avenir d'un homme de cœur ; d'autre part elle serait peut-être exposée à des dangers réels de scandale. Elle en fut vivement frappée, et le jour même elle quitta la campagne avec la ferme volonté de n'y plus reparaitre de toute la saison : elle espérait être dérobée ainsi aux recherches de Jean-Pierre et aux conséquences d'un badinage qui était allé trop loin. Elle partit triste et rêveuse.

Quelques jours passés dans le tourbillon de la vie parisienne suffirent pour effacer presque de son souvenir l'aventure du bois de Montmorency : par intervalles pourtant elle se préoccupait de ce que Jean-Pierre était devenu, de ce qu'il pensait d'elle et de ce qu'il tenterait pour la retrouver. Elle avait pour lui une tendre pitié, un intérêt affectueux ; elle eût voulu pouvoir lui être utile sans se compromettre, sans montrer la main de fée qui changerait la destinée de ce jeune homme.

Un soir, comme elle se disposait à monter en voiture pour aller à l'Opéra, elle entendit une voix qui lui fit battre le cœur et qui la retint immobile sur le marchepied du brillant coupé stationnant sous le vestibule de son hôtel.

« Je vous prie, disait la personne qui s'adressait au concierge, je vous supplie de m'indiquer l'adresse de mademoiselle Sophie, qui a été femme de chambre de madame de R\*\*\*. »

Jean-Pierre était là tel que madame de R\*\*\* l'avait rencontré dans le bois auprès d'Enghien un mois auparavant : il était seulement plus pâle ; il portait encore un paquet de linge enveloppé d'un mouchoir à carreaux et suspendu à l'extrémité de son bâton de voyage.

Madame de R\*\*\* était ce soir-là dans tout l'éclat d'une toilette de l'Opéra, la tête chargée de perles et de plumes, les bras et le cou nus couverts de bijoux.

Le paysan la vit, la reconnut et resta pétrifié ; deux grosses larmes descendirent le long de ses joues, lorsque la voiture qui passa devant lui

faillit l'écraser contre la muraille. Madame de R\*\*\* s'était caché le front entre ses mains et pleurait...

P.-L. JACOB (BIBLIOPHILE).

## Causeries.

\*. Une révolution vient d'avoir lieu dans la direction de l'orchestre de l'Opéra. M. Habeneck, après de longs et éminents services, a pris sa retraite, et il est remplacé par M. Girard, l'habile chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, qui, de son côté, cède sa place, selon les uns, à M. Tilmant, chef d'orchestre du Théâtre-Italien ; selon les autres, à M. Th. Labarre, musicien intelligent, compositeur distingué dont la réputation est faite depuis long-temps. En tout cas, que ce soit celui-ci ou celui-là, M. Girard aura un digne successeur, et lui-même, puisque M. Habeneck est obligé de se reposer, est pour l'Opéra la plus heureuse acquisition.

Au moment où il abandonne cette carrière musicale où il s'est fait une si haute renommée, nous croyons juste de rappeler rapidement et les débuts de M. Habeneck, et les services qu'il a rendus.

M. François-Antoine Habeneck est né à Mézières en 1781. Fils d'un musicien de régiment qui avait vu le jour à Mannheim, et qui était depuis long-temps au service de France, il apprit de son père à jouer du violon en le suivant dans ses nombreuses garnisons. Pendant quelque temps, il se fixa à Brest, et il n'arriva au Conservatoire de Paris qu'à l'âge de vingt ans. Admis dans la classe de Baillot, il ne tarda pas à se distinguer parmi les élèves de cet habile maître, et dès 1804 il remportait le premier prix de violon et devenait le répétiteur du grand artiste que la France regrette.

Sous l'Empire, tous les violons qui avaient remporté le premier prix du Conservatoire dirigeaient alternativement le petit orchestre des concerts qu'on donnait à cet établissement, et M. Habeneck s'était tellement distingué dans ce rôle de directeur, qu'il en resta en possession jusqu'à la Restauration, où le Conservatoire fut momentanément fermé. C'est dans ces concerts qu'il fit entendre pour la première fois la symphonie en *ut* de Beethoven, et qu'il prépara les esprits à comprendre les œuvres de ce prince de la musique instrumentale. En 1821, M. de Lauriston, alors ministre de la maison du roi, nomma M. Habeneck directeur de l'Opéra, où il est resté jusqu'en 1824. M. le vicomte de Larochefoucault créa pour lui une troisième classe de violon au Conservatoire, et il mit Kreutzer à la retraite, pour lui donner sa place de chef d'orchestre de l'Opéra, dont il a conservé le commandement jusqu'à ce mois d'octobre 1846.

C'est en 1828 que la société des concerts s'est constituée sous la présidence de M. Habeneck. Nous ne dirons pas tout ce qu'il a fallu de patience, de fermeté et de conviction pour maintenir l'ordre au milieu de ces éléments divers, et pour grouper autour de soi des amours-propres si facilement irritables. M. Habeneck a dû lutter non-seulement contre les hommes, mais aussi contre les circonstances, pour mener à bien cette belle institution que l'Europe nous envie. C'est à la tête de cette phalange d'habiles exécutants que M. Habeneck a déployé les grandes qualités qui le distinguent et qui font sa réputation : un coup-d'œil pénétrant, une rare précision dans les mouvements, l'entente des effets d'ensemble, le goût des nuances et des détails, et puis cette intuition qui devine la pensée des maîtres là où elle cesse de se manifester par des signes évidents, et qui en fait ressortir toutes les délicatesses ; car, en musique, il est bien difficile de tout écrire, et une grande partition séparée de celui qui l'a conçue n'est, très-souvent, qu'une grande énigme. C'est surtout à l'interprétation des symphonies

de Beethoven que M. Habeneck a déployé ces facultés divinatoires d'un chef éminent; ses intentions, ses mouvements feront désormais autorité : la tradition les transmettra comme un commentaire indispensable des œuvres de l'immortel génie.

\* Nous avons annoncé que la construction du théâtre Montpensier avançait rapidement. Voici quelques détails sur les dispositions et l'ornementation du péristyle, à peu près terminé aujourd'hui.

Le péristyle du théâtre Montpensier s'élève sur le boulevard; les pierres s'amoncellent; bientôt la façade présentera ses lignes majestueuses et correctes, et les sculpteurs pourront s'en emparer pour y signaler leur passage par une ornementation aussi remarquable que bien entendue.

Cette ornementation tout extérieure est confiée, on le sait, au ciseau de M. Klagmann.

Au rez-de-chaussée, s'appuyant presque sur le sol, s'élèveront deux colossales statues représentant la Comédie et le Drame. A la hauteur du premier étage seront deux groupes : l'un offrant Hamlet et Ophélie, l'autre le Cid et Célimène. Tout au haut, gracieux couronnement de cette masse imposante, un génie au front orné de la flamme céleste se dressera comme le protecteur de la nouvelle entreprise.

Voilà pour les sculptures. Les peintures, dont les études et les esquisses sont achevées, promettent un tableau de l'effet le plus grandiose et le plus saisissant.

Dans l'azur d'un ciel limpide et pur, au milieu des monts sacrés du Pinde, de l'Hélicon, du Parnasse, vole un groupe délicieux de forme et d'aspect. Ce sont trois femmes, trois divinités, aux visages rayonnants d'une inspiration céleste, aux corps délicatement arrondis. La Poésie est au milieu. Elle donne la main à la Comédie et à la Tragédie, l'une souriant et agitant son masque; l'autre est sérieuse et grave, la main armée du classique poignard.

Ces trois divinités allégoriques dominent la plus noble, la plus belle assemblée que l'on puisse imaginer. De chaque côté de l'hémicycle, dont elles forment pour ainsi dire le centre, apparaissent les plus grandes illustrations de l'art dramatique.

A droite se montrent Eschyle, Sophocle, Euripide, Sénèque, Shakspeare, Corneille, Racine, Voltaire, Schiller, Talma, Nourrit, Gluck et Méhul.

A gauche on voit Aristophane, Ménandre, Plaute, Térence, Molière, Goethe, Lope de Vega, Cervantes, Regnard, Marivaux, mademoiselle Mars, Mozart, Grétry.

Au-dessous de ce magnifique ensemble se déroule une frise dont les sujets se rapportent aux personnages qui la surmontent.

Au milieu, — souvenirs intéressants de l'origine du théâtre, des fêtes et des sacrifices du bouc, — s'élève un temple consacré à Bacchus. A côté, la bacchante échelonnée verse au poète le vin qui va lui délier la langue; puis des groupes rappellent l'Agamemnon et les Haragaeuses.

Chaque entre-colonnement aura ensuite ses sujets particuliers.

Là *Médée*, *Phèdre* (la scène de l'épée), *Othello* (la mort de Desdémone), *Cinna*, *le Misanthrope*, *le Bourgeois gentilhomme*; ici *Faust*, *Mahomet*, *Guillaume Tell*, *l'Avare*.

Pendant que MM. Diéterle et Séchan font exécuter dans leurs ateliers, et protégés par un mystère que nous espérons bientôt percer, la décoration entière de la salle, M. Joseph Guichard, de Lyon, l'auteur de la belle *Descente de croix* qui orne le transept de Saint-Germain-l'Auxerrois, s'occupe des peintures de ce péristyle que nous venons de décrire et qui, bien certainement, n'aura son pareil ni en France, ni en Europe.

L'artiste n'a reculé devant aucune peine, aucune fatigue, devant aucune recherche, pour obtenir la plus

exacte représentation des traits des personnages qu'il est chargé de reproduire, pour composer les groupes qui doivent rappeler leurs chefs-d'œuvre.

C'est le 15 décembre prochain que, par traité, toutes ces peintures monumentales doivent être livrées et mises en place.

*Alice*, polka, *le Mousse*, quadrille, voilà les deux nouvelles productions de M. Camille Michel, jeune compositeur qui avait déjà obtenu quelques succès avec *la Petite Reine* et *Aldonia*, valse, ainsi qu'une petite romance sans prétention, *Daniel le Pêcheur*, où nous avons remarqué de jolies phrases musicales. Nous savons, de plus, qu'il possède dans ses cartons quelques petites compositions qui ne seraient pas à dédaigner par messieurs les éditeurs.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE ROYAL ITALIEN. — Reprise de *Nabucodonosor*. — On se rappelle l'immense succès qui accueillit, l'année dernière, l'ouvrage de Verdi. A la reprise, cette année encore, les suffrages du public ont ratifié ce premier jugement.

Le chœur d'introduction, le duo entre Ismaël et Phenena, la cavatine pour soprano et le finale du premier acte ont été vivement applaudis. Au second acte, le grand air d'Abigail et le chant du ténor, soutenu par les chœurs, ont été reçus par des applaudissements non moins légitimes.

Enfin les deux grands chœurs du troisième acte ont aussi produit leur effet accoutumé. A côté de ces deux morceaux on a distingué le duo pour basse et soprano, et la magnifique prophétie du grand-prêtre.

Ronconi a rendu le principal rôle avec son ordinaire supériorité. Le personnage de Nabuchodonosor est incontestablement son triomphe.

Mademoiselle Pepina Brambilla a succédé à sa sœur Teresina dans le rôle d'Abigail. La débutante a été accueillie avec une juste faveur. Elle a de très-grandes qualités, une bonne méthode surtout. Sous ce rapport, il faut le dire, elle était à bonne école. Ce qu'on pourrait reprocher à la jeune et déjà excellente artiste, c'est d'avoir une trop grande facilité et de n'être pas assez maîtresse de son sentiment dramatique.

Madame Corbari, dont les débuts parmi nous ont fait quelque sensation, et qui a enfin rendu toute son importance au rôle d'Adalgise de *la Norma*, s'est montrée avec non moins de succès dans celui de Phenena.

PALAIS-ROYAL. — *La Chambre à deux lits*, vaudeville en un acte de M. Varin. — En attendant les grandes provisions d'hiver, le Palais-Royal vient de représenter sous ce titre : *la Chambre à deux lits*, un acte dû à la plume spirituelle de M. Varin, et dans lequel Ravel et Alcide-Touze font merveille de joyeuse bouffonnerie : rien de plus amusant que de les voir dans le simple appareil lutter de toutes les façons, de la langue et du poing, à qui ne reprendra pas sa femme. A eux deux seuls ils provoquent le rire et les applaudissements comme vingt. Cette réminiscence, remarquez que nous ne disons pas cette copie, cette réminiscence de *Passé minuit* a été parfaitement reçue, et le nom de M. Varin a été accueilli par les applaudissements dont il a l'habitude.

\* L'Opéra espère donner *Robert Bruce* dans les derniers jours de ce mois. On répète au piano et ensemble les deux premiers actes, le troisième est à peu près su. Viendra ensuite la mise à l'étude d'une pièce en un acte dont la musique et le poème sont de deux auteurs éprouvés.

\* Le second Théâtre-Français vient de recevoir à l'u-

nanimité une comédie en vers de M. Hippolyte Lucas. Cette pièce va entrer immédiatement en répétition. — Le musée de l'Odéon doit recevoir dans quelques jours plusieurs tableaux nouveaux. On cite, entre autres, un paysage de M. Dupré, un autre de Rousseau, un portrait de Léopaulle, des œuvres signées Jeanron et Traviez, des eaux-fortes de Ch. Jacque, des dessins de Rudder, etc.

\* \* Mademoiselle Rachel a repris la semaine dernière, avec un grand éclat, le rôle de Virginie. Le chiffre de la recette a atteint son maximum. Avant cette soirée, mademoiselle Rachel avait joué Phèdre et Camille avec son ordinaire supériorité. Nous la retrouverons cette semaine dans une représentation au bénéfice des inondés, auxquels elle a fait un don particulier de 4,000 fr.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

L'humble A, Z', Ile, houx, long vicomte, en veau mi-cœufs, queue, L', élan, bris du loup, VRE.  
(L'humble asile où l'on vit content vaut mieux que les lambris du Louvre.)

**Gymnase** de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 43, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le Prospectus à l'établissement.)

**Râteliers perfectionnés** par HATTUTE, dentiste reçu. Tous ses ouvrages sont faits de manière à justifier et augmenter sa réputation; ils ont reçu d'ailleurs la sanction des médecins les plus célèbres et des jurys des différentes expositions, qui lui ont décerné des mentions et des médailles. — Guérison et plombage des dents réputées incurables. — Son cabinet est situé Galerie Vivienne, 43.

**Crème du Liban.** Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Manège Le Blanc.** Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

**Confection de Robes** M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> INGER, née OLMER, rue Montmartre, 169.

**Savon de toilette** de la SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE. Les Savons de toilette étant d'un usage général, ont dû être pour la Société Hygiénique l'objet d'une attention spéciale. — Le commerce de la parfumerie abonde en Savons mal préparés et défectueux. Beaucoup d'altérations de la peau sont le résultat de leur usage. Les qualités du Savon de la SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE sont éminemment adoucissantes; il conserve à la peau son poli, sa souplesse et son velouté; il préserve des rougeurs et efflorescences, ce qui le rend précieux pour la figure et pour la barbe, de même que pour les personnes qui ont la peau sensible et délicate. — Chaque tablette porte la signature COTTAN et C<sup>ie</sup>, et le cachet de la Société Hygiénique. — PARIS, ENTREPÔT GÉNÉRAL, RUE J.-J. ROUSSEAU, 5.

**Chaussures d'hommes.** BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLOX FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.